

CAROL J. ADAMS, *La POLITIQUE SEXUELLE DE LA VIANDE. Une THÉORIE CRITIQUE FÉMINISTE ET VÉGÉTARIENNE*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2016.

Marion Tillous

La politique sexuelle de la viande est la traduction, vingt-six ans après sa première parution aux Etats-Unis, de l'essai de théorie critique de Carol J. Adams, militante vegan féministe et chercheuse indépendante. Dans une préface à l'édition du vingtième anniversaire, l'auteure raconte comment dans cette période son livre est devenu une référence, et en synthétise le projet : « Qu'est-ce au juste que "la politique sexuelle de la viande" ? Il s'agit d'une attitude, d'un acte qui animalise la femme et qui sexualise l'animal. En 2008, le public apprit qu'un juge en chef de la 9^e Cour d'appel de circuit des Etats-Unis avait publié sur un site web du matériel qui incluait une photo de femmes nues à quatre pattes, peintes pour ressembler à des vaches, ainsi qu'une vidéo d'un homme partiellement vêtu qui interagissait avec un animal de ferme en état d'excitation sexuelle. La femme animalisée ; l'animal sexualisé. Voilà la politique sexuelle de la viande » (p.24-25).

L'ouvrage, qui complète la somme illustrée *The Pornography of Meat* (« La Pornographie de la viande », pas encore traduit en français), est d'abord un dossier à charge regroupant un très grand nombre d'exemples – en particulier issus de la publicité – dans lesquels la femme est animalisée et même métaphoriquement associée à la viande, et la consommation de la viande, symboliquement associée à la virilité. Ces documents permettent à l'auteure de poser, dès le premier chapitre, un lien entre la consommation de viande et le rapport de domination patriarcal. L'opérateur commun aux deux formes de domination est exposé au second chapitre : le mouvement par lequel les femmes comme les animaux non-humains sont dissimulés aux yeux des dominants, et transmutés en « référents absents ». Cette notion est centrale dans l'ouvrage : par un processus de réification – fragmentation – consommation, l'animal est rendu invisible pour pouvoir être abattu et mangé. Un autre point d'intersection entre domination patriarcale et domination spéciste est mis au jour au cours de ce chapitre : le consentement supposé des dominés à leur propre domination, c'est-à-dire concrètement à leur viol ou à leur élevage (p.114).

La première partie est aussi l'occasion pour l'auteure de montrer, à travers le langage, comment cette opération d'invisibilisation fonctionne (chap.3), comment par exemple, les termes constituant le champ lexical de la viande sont fragmentaires et éloignés de l'animal (le terme de « porc » vient par exemple remplacer le nom de l'animal « cochon » au moment où celui est abattu pour être dépecé et cuisiné). Les formes de présentation de la viande sont elles-mêmes une forme de traduction visant à éloigner le référent absent de la table. Carol J. Adams évoque aussi, à travers des exemples vécus et issus de la littérature, l'impossibilité pour les voix végétariennes et véganes de se faire entendre (chap.3 et 4). Son analyse du moment du repas est particulièrement fine et éclairante. Elle montre à quel point la situation – la discussion s'engage alors que l'hôte

ou l'hôtesse présente un plat de viande et que les convives s'apprêtent à le manger – rend inaudible la voix de la personne végétarienne. Les arguments qui leur sont opposés sont d'une mauvaise foi croissante (comme le fameux : « avez-vous pensé à la souffrance de la laitue ? ») et s'apparentent bien plutôt à un « jeu de manipulation et de moquerie » car « les convives qui mangent de la chair ne peuvent pas capituler devant le végétarisme à ce moment précis ; ces gens seraient forcés de revoir leur menu alors même qu'ils adhèrent aux textes de la viande » (p.165 et 169). Mais l'on verra plus tard que la végétarienne dispose d'autres mots pour se faire entendre que ceux de la rhétorique et que le simple fait de refuser la viande suffit à rompre et déranger l'ordre social (ou « ordre masculin en matière d'alimentation », p.279) : celui du repas dominical, de l'hôtesse qui cuisine et de l'hôte qui coupe, du patriarche qui préside la table et la conversation, des femmes qui s'occupent de faire disparaître les restes du carnage tandis que les hommes se retirent pour le digérer, de la famille qui consacre le pouvoir masculin et les rôles sexuels.

La seconde partie a pour objet la production littéraire végétarienne, les liens qu'elle établit avec le féminisme et le pacifisme, et la façon dont la critique littéraire a procédé avec cette littérature comme avec un animal destiné à être mangé : en la démembrant (toujours selon la séquence réification – fragmentation – consommation) pour mieux l'invisibiliser. Elle s'appuie notamment sur les travaux de Joseph Riton (XVIII^e siècle), sur la Créature végétarienne de Frankenstein imaginée par Mary Shelley (XIX^e siècle) ou encore sur l'œuvre de Margaret Atwood et de Marge Piercy (XX^e siècle) : pour leurs personnages, « la consommation de viande devient un trope de leur propre oppression. Ces femmes finissent par se voir comme consommées par l'oppression conjugales du front domestique ; elles réalisent que leurs corps sont des champs de bataille, et perçoivent les animaux avec une sensibilité nouvelle éveillée par leur expérience commune » (p. 228).

Dans une troisième et dernière partie, Carol J Adams s'intéresse à la façon dont l'histoire a rendu compte, ou non, de l'existence d'une littérature végétarienne engagée et de l'association régulière entre les femmes et le végétarisme (chap. 8). Elle montre que là encore le corp(u)s végétarien fait l'objet de déformations critiques, raison pour laquelle « un grand nombre d'universitaires ne tiennent aucun compte des preuves du lien entre le féminisme et le végétarisme » (p.250). Elle termine son ouvrage (chap. 9) en donnant des pistes permettant de reconstituer une histoire de la tradition féministe végétarienne, de façon à rétablir le référent escamoté. Elle défend aussi l'idée que là où « le féminisme représente la théorie, [...] le végétarisme compose un élément de la pratique » (p.284), et invite à refuser la consommation de viande qui revient, chaque fois, à réaffirmer la puissance de la domination patriarcale.

La somme que représente cet ouvrage pose de manière définitive l'existence d'un lien entre la consommation de viande et la domination patriarcale. Les publicités qui utilisent en les fragmentant des corps de femmes ou des métaphores (hétéro-)sexuelles seraient insuffisantes à prouver ce lien puisque les exemples abondent de procédés similaires dans des publicités pour d'autres produits que la viande, en particulier ceux associés à la construction de la virilité comme les voitures ou l'alcool (cf. ci-dessous). Mais Carol J. Adams mobilise également nombre d'exemples où la viande de l'animal mort est mise en scène à la place de la femme et sexualisé ; elle rend compte des cas de violences envers les femmes (violence sexuelle et violence conjugale) lors desquels la femme objet des violences est apparentée à un animal ou à un morceau de viande ; et rappelle que l'insémination des femelles animales contre leur gré se fait dans des « cages de viol ».

L'établissement d'un lien (l'auteure parle « de chevauchements ») entre domination spéciste et domination patriarcale donne envie d'aller plus loin sur la détermination de la nature de ce lien : la domination spéciste

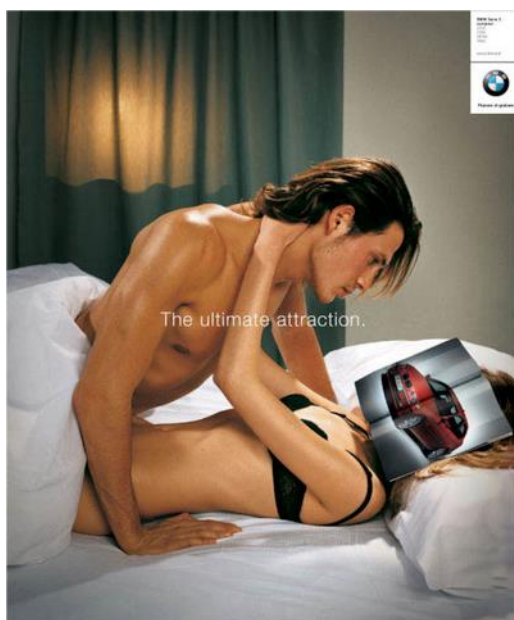
est-elle une autre forme de rapport *social* de domination, au même titre que les rapports sociaux de sexe, de classe et de *race* ? Surtout, la consommation de viande renforce-t-elle ces rapports de domination ? Peut-on affirmer, avec l'auteure, que "de tout temps, les titulaires du pouvoir ont consommé de la chair" (p.68) ? C'est là que l'ouvrage touche peut-être sa limite. La consommation de viande n'est pas toujours et partout l'apanage des classes dominantes, comme le démontre le cas de l'Inde : « le végétarisme politique [...] peut [y] être compris comme une mise à distance radicale, un rabaissement ou une subordination du mangeur de viande, figure de l'Autre considéré comme étant essentiellement barbare, violent » (Bruckert, 2015, p. 490) ; l'Autre étant, pour l'hindouisme politique post-colonial, le musulman ou l'occidental. Le végétarisme est un symbole de pureté adopté par les plus hautes castes comme celle des Brahmanes ou, dans le Tamil Nadu, les Vellalars, propriétaires terriens de haut statut (Bruckert, 2015, p. 71).

A l'inverse, les paroles de la poétesse afro-américaine Pat Parker dans son poème « *To a Vegetarian Friend* », citées par Carol J. Adams, montrent que la consommation de viande ne reflète pas exactement la hiérarchie issue du racisme. « L'amie végétarienne du titre critiquait apparemment le fait que Parker consomme de la viande. Celle-ci lui rappelle que les plats de tripes et de légumes-feuilles, d'os de cou et de queues qu'elle mange les relie à ses ancêtres, qui ont survécu à l'esclavage et au racisme pendant des générations : "Cette nourriture est bonne pour moi, écrit Parker. Elle ravive mon âme" » (p. 260-261). L'accès à la viande était certes restreint pour les esclaves, comme l'indique la description des parties de l'animal consommées, comme il l'est pour les femmes ou pour les classes dominées. Néanmoins, la consommation de la viande ne peut pas être rejetée comme relevant systématiquement de l'oppression raciale.

La question de la nature des liens entre la domination spéciste et les autres rapports de domination ne trouve sans doute pas de réponse tout simplement parce que ce n'est pas celle que pose *La politique sexuelle de la viande*. Le travail de Carol J. Adams s'inscrit dans une perspective culturelle bien plus que matérialiste : son objectif est de déconstruire pièce par pièce la culture dominante virile et carniste, saper ses fondements symboliques pour lui retirer du pouvoir, et faire entendre en retour une culture féministe végétarienne bâillonnée. La troisième partie intitulée « Mangez du riz faites confiance aux femmes » vise même à donner naissance à un sujet végétarien féminin – corps et voix, en même temps qu'elle redonne vie aux animaux morts, par exemple dans la très belle scène tirée du roman *Les Oiseaux du ciel* d'Alice Thomas Ellis (p. 304-305). Elle redonne présence, en somme, au référent absent.

Carol J. Adams poursuit ainsi le projet de Derrida de mettre au jour la dimension carnivore du sujet issu de la tradition humaniste (donc occidentale). Celui-ci, au cours d'un entretien mené par Jean-Luc Nancy démontre que le concept de sujet repose sur une structure « carno-phallogocentrique » (Derrida, 1992, pp. 294–295) : « La force virile du mâle adulte, père, mari ou frère [...] appartient au schème qui domine le concept de sujet. Celui-ci ne se veut pas seulement maître et possesseur actif de la nature. *Dans nos cultures*, il accepte le sacrifice et mange de la chair. [...] Le chef doit être mangeur de chair » (souligné par nous). *La politique sexuelle de la viande* est donc d'abord une déconstruction de ce sujet occidental, une remise en cause de son universalité, mais elle va plus loin : elle accompagne aussi la formulation d'une identité végétarienne féministe, soit l'émergence d'un nouveau sujet de l'émancipation.

Exemples de publicités pour d'autres produits que la viande dans lesquelles le corps des femmes est dépecé pour être consommé, et renforcer ainsi le consommateur dans sa virilité.



Pour citer cet article

TILLOUS Marion, « Carol J. Adams, *La politique sexuelle de la viande. Une théorie critique féministe et végétarienne*, Lausanne, l'Âge d'Homme, 2016. », *Comment S'en Sortir ?*, n° 6, hiver 2018, p. 89-92.